

langue, ont gardé notre langue. A ceux qui prétendaient qu'une seule langue suffisait et que l'officialité des deux coûtait trop cher au Canada, ils n'étaient pas partis ceux qui répondaient : Allez-vous-en, vous autres, la langue française ne coûtera jamais trop cher, elle vaut le sang et elle reste encore le véhicule de toutes les idées catholiques ; elle est douce, elle est pure, elle a traduit tous les grands sentiments de l'âme, elle a parlé magnifiquement de toutes les sciences. C'est elle que nos mères chantent à nos berceaux, c'est elle que l'on entend avec des frémissements d'âme, monter comme des brises dans les chaumières de nos campagnes et, sur les lacs dans les bateaux de pêche. Une langue si riche et si belle n'aurait-elle pour toute valeur que d'être la nôtre et de nous distinguer comme peuple, j'estimerais encore qu'elle vaut le prix qu'on la paye.

Non, ils ne sont pas tous partis : c'est près d'ici que nos pères, au nombre de trois cents, ont repoussé Hampton et ses milliers d'américains pour protéger notre race qui se serait perdue dans les Etats confédérés si nous nous étions donnés à eux. Ce n'est pas à nous qu'il faut démontrer qu'il n'en était pas resté après 1760 de la race forte et simple comme les anciens. Non ! non ! la race canadienne n'est pas morte : comme un arbre géant qui grandit, qui garde sa sève et sa force et dont les rameaux multipliés se répandent au loin, comme un torrent qui creuse le ruisseau et forme les rivières, comme une mer qui élargit ses bords et dont les vagues majestueuses s'avancent dans les terres, percent les montagnes et